Labbé, Paul

L'effort serbe

Paris

1916

97-84151-21
MASTER NEGATIVE #

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DIVISION

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

ORIGINAL MATERIAL AS FILMED - EXISTING BIBLIOGRAPHIC RECORD

Labbé, Paul, 1867-
... L'effort serbe; la Serbie fidèle, par Paul Labbé ... Paris, Barcelone, Bloud & Gay, ~~1917~~ 1916.

32 p. 21½cm. ("L'hommage français" ... Publication du Comité "L'effort de la France et de ses alliés". 19)

"Appendice. Discours prononcés lors de la conférence de M. Paul Labbé, le 21 mai 1916, au théâtre Massenet, à Saint-Étienne. Discours de M. Morel ... [Discours de M. Jean Neyret. Discours de M. Vesnitch]": p. [21]-32.

1. European war, 1914-1918—Servia. I. Title.

172800 [36b1] 21-20261

Library of Congress D561.L23

RESTRICTIONS ON USE: *Reproductions may not be made without permission from Columbia University Libraries.*

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 10:1 IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB

DATE FILMED: 8-4-97 INITIALS: PB

TRACKING # : 26382

FILMED BY PRESERVATION RESOURCES, BETHLEHEM, PA.

"L'HOMMAGE FRANÇAIS"

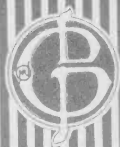
L'Effort Serbe

LA SERBIE FIDÈLE

par

Paul LABBÉ

Secrétaire général du Comité
"L'Effort de la France et de ses Alliés"
et de la
Société de Géographie Commerciale



PUBLICATIONS DU COMITÉ
"L'EFFORT DE LA FRANCE
ET DE SES ALLIÉS"



BLOUD & GAY, Éditeurs
PARIS-BARCELONE

" L'HOMMAGE FRANÇAIS "

L'EFFORT SERBE

LA SERBIE FIDÈLE

PAR

Paul LABBÉ

Secrétaire général du Comité
" L'Effort de la France et de ses Alliés "
Secrétaire général de la Société de Géographie
commerciale



PUBLICATION DU COMITÉ
" L'EFFORT DE LA FRANCE
:: ET DE SES ALLIÉS " ::

BLOUD & GAY
EDITEURS

PARIS
7, Place Saint-Sulpice

BARCELONE
35, Calle del Bruch

—

1916

SOUS le titre : L'Effort de la France et de ses Alliés, *il s'est fondé à Paris, sous la présidence de M. Stéphen Pichon, un Comité de Conférences dont le but est d'expliquer au grand public le persévérant effort fourni par les Alliés.*

Montrer avec pièces à l'appui que les peuples à qui la guerre fut imposée et qui luttent pour la liberté du monde sont dignes les uns des autres, faire comprendre ce qu'il y a de grand et de beau dans le devoir qu'ils accomplissent, de noble et de profond dans l'idée qui les mène, tel est le programme du Comité.

En rendant ainsi justice à l'héroïsme et à la fidélité de nos vaillants compagnons d'armes, le Comité est en droit de compter que la France recevra d'eux pareil hommage; aux manifestations organisées dans notre pays en l'honneur des Alliés, succéderont chez eux des conférences qui diront toute la grandeur de l'effort français.

Les premières conférences organisées sous le patronage du Comité ont obtenu, dans les diverses villes où elles furent faites, un éclatant succès. Les auditeurs ont, à maintes reprises, exprimé le désir d'en posséder le texte qui n'offrira pas moins d'intérêt aux personnes n'ayant pu assister à ces réunions.

Nous avons pensé cependant que nos conférences formeraient dans leur ensemble une œuvre plus durable, si on leur enlevait la forme oratoire sous laquelle elles furent d'abord présentées. Nous avons donc prié les conférenciers de leur donner l'aspect de traités courts et substantiels, avec divisions claires et table des matières.

Nous reproduirons d'ailleurs, en appendice, les documents relatifs à la conférence : programme de la séance, allocution du ou des présidents, etc.

Ainsi adaptées, nous espérons que les douze études qui, sous le titre général : L'Hommage Français, *formeront la première série des publications du Comité :* L'Effort de la France et de ses Alliés, *trouveront auprès de nombreux lecteurs un accueil encourageant et de nature à engager leurs promoteurs à en poursuivre le développement.*

Paul LABBE,

L'EFFORT SERBE

°°°°°°°°°°°°°°

Le rempart de la chrétienté.

Avant la guerre, on connaissait très mal la Serbie. Seuls quelques amis fidèles qui avaient eu la bonne fortune de vivre dans l'intimité des Serbes avaient deviné, parce qu'ils les en trouvaient dignes, les destinées qui les attendaient. Ils avaient étudié l'histoire de ce peuple héroïque; ils avaient suivi sa lutte séculaire contre les Turcs et les Autrichiens, ils avaient compris son inébranlable confiance dans une inévitable restauration, et sa foi profonde dans la grandeur de la patrie.

Le Turc s'était toujours montré pillard, il avait partout rançonné à merci. L'Austro-Hongrois se servit d'autres armes, et après avoir essayé tour à tour de la menace et de la corruption, il tenta, en pleine paix, de ruiner la Serbie. Celle-ci pouvait résister par les armes ; avec ses gorges et ses défilés elle formait une forteresse gigantesque, mais elle était, au point de vue économique, dans un état d'infériorité incontestable. Formée d'un énorme nœud de montagnes, nulle part elle n'atteignait la mer, elle manquait de débouchés, étouffée par les contrées voisines qu'habitaient pourtant des populations serbes, mais malheureusement soumises au joug de l'étranger. Ses produits ne pouvaient s'écouler à son gré; toute sa vie intérieure était gênée, l'Autriche fermant les frontières de la Save et du Danube selon les caprices ou les intérêts de sa politique. Par les Portes de Fer les transports étaient onéreux, et la Hongrie, maîtresse du canal, y avait établi des droits très lourds pour les peuples riverains. Seule une entente avec le gouvernement de François-Joseph pouvait faciliter le commerce serbe, mais il eût fallu consentir, en échange d'avantages économiques, à des compensations honteuses, renoncer à des droits anciens, admettre des prétentions contraires à la vérité, renier le passé et com-

promettre l'avenir ! C'était leur honneur même que les Serbes auraient été forcés d'engager.

Bien rares étaient les Européens qui comprenaient ces choses et qui accordaient à la Serbie toute la reconnaissance qu'elle méritait. Ces fiers montagnards, en effet, qu'assiégaient, pour ainsi dire, de toute part les gens de la plaine, ont lutté pendant des siècles pour sauver l'Europe des envahisseurs. Ils ont fait du fouillis de chaînes de montagnes où ils habitent, le rempart de la chrétienté contre les Turcs, puis l'obstacle fermant aux Germains la route tant cherchée vers l'Orient. Ils doivent les grandes qualités que chacun leur reconnaît aujourd'hui, bravoure, ténacité, fidélité au passé, esprit de sacrifice, amour de la liberté, mépris de la mort, aux épreuves qu'ils ont supportées pendant des siècles avec tant de vaillance, ainsi qu'à la situation géographique même de leur pays.

Ce pays est d'une singulière beauté, il ressemble à l'âme des hommes qui l'habitent. Il s'en émane une force profonde de charme et de séduction. Aucun de ceux qui sont passés par la Serbie n'y a pu échapper: diplomates, savants, voyageurs ont été très vite et très doucement conquis, qu'ils aient vécu dans Belgrade dont la fière citadelle et les clochetons élancés se dressaient fièrement à la frontière même du pays et se montraient de si loin comme une promesse et une espérance aux Serbes soumis de Hongrie, soit qu'ils aient parcouru les villages où les jolies paysannes, dont les yeux bien francs disaient le bon cœur et l'honnêteté, venaient, vêtues du corsage noir, du tablier brodé et de la chemisette ornée d'harmonieux dessins, offrir des piments rouges et des raisins dorés. Peu démonstratif, le Serbe ne se livre pas vite, tout chez lui se passe en dedans, au fond du cœur, mais lorsque sa confiance est gagnée, il se donne complètement et pour toujours, il est fidèle à l'amitié comme il l'a été toujours à sa patrie, à ses rêves, à ses espérances. Comparé à l'Austro-Hongrois, c'est lui qui représente le progrès, au point de vue moral et social à la fois. Il sait ce qu'il veut, il sait ce qu'il doit, et ce qui est plus rare encore, pour réaliser l'avenir, il a su attendre !

Le culte de la terre.

Sur les excellentes routes qui mènent de Chablats à Valievo, de Negotine à Tchoupria, de Niche à Stoudenitza, ou qui traversent la féconde Choumadia, la riche région de Smederevo, les défilés de Pirot ou de Vrania, dans ces merveilleux paysages faits à souhait pour le plaisir des yeux, que la guerre et la barbarie des hommes viennent de parsemer de ruines et de désastres, ce qui frappait tout d'abord, c'était l'honnêteté de la terre et l'honnêteté des hommes qui la cultivaient. La terre serbe est généreuse et douce; elle comprend l'amour et le respect qu'a pour elle le paysan. Elle le récompense amplement de ses peines. Chaque cultivateur se dit avec fierté gentilhomme, il pense avec raison qu'il pratique le plus beau des métiers et qu'on s'ennoblit toujours en travaillant le sol sacré de la patrie.

Partout, aux immenses champs de maïs et de blé dont la masse d'or ondule lentement jusqu'à l'horizon et dont les épis abritent de leur ombre hospitalière des courges, des haricots et des potirons, succèdent de vastes pruneraies dont les fruits, exportés au loin, font la richesse des paysans. Pourtant les grandes fortunes sont rares; nous sommes dans un pays de petite propriété. Protégé par une loi très humaine, chacun a son lopin de terre, sa maison dont pas un créancier ne pourrait le chasser, et nulle part, à travers les campagnes, on ne peut, à part quelques tziganes, rencontrer de mendiants.

Pourtant on aperçoit parfois des installations très importantes: elles sont l'apanage de toute une famille depuis plusieurs générations; l'héritage paternel, non partagé, est resté en commun, augmenté par des acquisitions nouvelles: ainsi se sont formées ces grandes « zadrougué » qu'on a décrit si souvent et qui donnent un caractère si original aux villages des pays serbes. Ces communautés familiales comprennent parfois jusqu'à soixante personnes que dirige tantôt le plus âgé, tantôt le *gospodar* choisi par tous les membres qui composent l'association. Il est vrai qu'elles sont moins nombreuses qu'autrefois et que la propriété individuelle succède peu à peu et trop brusquement, peut-être, à la propriété collective.

Le paysan, chose rare dans tant d'autres pays, montre un grand respect pour celui qui sait: dès qu'un enfant a des dispositions pour apprendre, quelque pauvre qu'il soit, il trouvera toujours, grâce à un plus riche, les moyens de terminer ses

études, d'abord à l'école, ensuite au gymnase, puis à l'Université, parfois même à l'étranger. Beaucoup des hommes qui ont occupé les plus hauts emplois de leur pays sont arrivés au pouvoir avec l'aide de ceux qui avaient deviné les qualités dont ils étaient doués, et grâce à leur travail et à leur intelligence.

Partout l'hospitalité est charmante: on est conquis par la bonne grâce et la simplicité de l'accueil reçu et la façon de donner ajoute une incomparable valeur à tout ce qui est offert. Toujours l'étranger est le bienvenu, mais nul plus que le français; c'est vers lui que le Serbe se sent le plus attiré; il n'oublie pas que les grandes idées de liberté lui sont venues de France et que le merveilleux effort contre le joug des Turcs est né des principes mêmes de la révolution française. On connaît notre histoire, on lit nos livres, on joue nos pièces, et on suit nos débats ardemment. Dans les plus petites villes, parfois dans de simples villages, on trouve des femmes qui, toutes seules, ont appris le français et qui le parlent couramment. Le mouvement de propagation de notre langue était général avant la guerre, et depuis quelques années, les jeunes gens qui se présentaient au baccalauréat lui donnaient une préférence marquée sur l'allemand; plus d'une fois le gouvernement serbe — M. Milovanovitch, le regretté ministre des Affaires étrangères s'en était occupé — a demandé à la France de fonder à Belgrade des gymnases français. Il est juste ici, de rendre hommage aux deux hommes qui ont contribué le plus à ce mouvement, à M. Descos, ministre plénipotentiaire, et à M. Gravier, le lecteur de français à l'Université de Belgrade qui, après avoir fait si bonne besogne en Serbie, est mort vaillamment devant Carency.

Le culte du passé, Le Vidovdan et Kossovo.

Au culte de la terre s'ajoute le culte du passé. On ne va pas chercher dans ce passé très sombre des raisons de découragement, on y trouve, au contraire, des leçons d'énergie; on y entend ce que dit l'histoire; on constate que jadis, la Serbie, rempart de la chrétienté contre les invasions turques, fut une grande nation, que ses droits à l'indépendance sont déjà très anciens et qu'elle ne réclame aujourd'hui que ce

qui lui a appartenu jadis ; on communie avec les héros, on rêve aux revanches espérées. Avant ces années de guerres incessantes et d'épidémies terribles, tous les enfants savaient que la Serbie avait été vaincue à Kossovo, mais que l'avenir qui appartient à ceux qui osent, devait lui rendre un jour tous les territoires perdus.

Le 28 juin est le jour de la fête nationale serbe, qui n'est pas seulement célébrée dans la Serbie indépendante, mais dans tous les pays où vivent des Serbes. C'est le *Vidovdan*, jour du présage, de l'espoir indéracinable, de la juste revanche. Le malheur épure les grands peuples, ainsi que les grandes âmes: chose surprenante, bien belle aussi, ce que les Serbes glorifient depuis des siècles, dans un même amour pour la patrie, en Bosnie comme au Monténégro, en Serbie comme en Croatie, dans le Banat comme en Macédoine, c'est l'anniversaire de la grande défaite qui, en 1389, a entraîné pourtant après elle tant de deuils et de souffrances, tant de misères et de tortures, et ce qui est pire que tout pour un yougoslave, le plus dur des esclavages.

C'est qu'à Kossovo, le courage n'avait jamais faibli, l'honneur était resté sauf et il appartenait aux générations futures de rendre hommage chaque année aux héros dont le sort avait été si malheureux qu'ils avaient préféré la mort à la perte de la liberté. Si complète, si cruelle qu'avait été la défaite, elle n'avait pas réussi à tuer l'espérance. Les femmes et les vieillards savaient qu'il fallait dire aux enfants qu'ils devaient venger leurs frères, les moines poursuivaient dans leurs monastères une tâche nationale et, grâce à leur enseignement opiniâtre, grâce à l'influence des savants et des lettrés de Doubrovnik (Raguse), l'idée nationale restait toujours vivante. Dans le peuple elle se confondait avec la fidélité à la religion orthodoxe. Les cœurs ont ainsi conservé, immortels articles de foi, la fidélité au passé, le respect de leur race féconde, la foi dans la revanche, lente à venir, inévitable pourtant, quand chacun la prépare en silence et que tous sont décidés à la réaliser l'heure venue, n'importe à quel prix.

Poètes entre tous les slaves, les Serbes se souviennent qu'ils ont toujours marché au combat entraînés par les bardes qui leur chantaient des chansons guerrières. Les vieillards répétaient aux enfants les épopées héroïques et les légendes populaires. Les beaux vers toujours ont provoqué les grandes

actions. Hier encore, dans la blanche maison du paysan, on voyait au mur la *guzla* des vieux trouvères, et chacun savait par cœur les vers du poète Iovanovitch, où les tombeaux des ancêtres parlent aux hommes d'aujourd'hui et leur dictent leur devoir avec tant d'éloquence et de simplicité.

Là où je me suis arrêté tu poursuivras,
Ce que je n'ai pu faire, tu le feras,
Où je n'ai pas su arriver tu arriveras,
Ce que j'ai commencé tu l'achèveras,
Ce que nous devons tu l'acquitteras.

Dans ces vers nous trouvons tous les grands principes, toutes les nobles idées qui ont fait agir les Serbes: jamais chez eux on n'avait à prononcer le mot devoir: il était gravé à jamais dans le cœur des enfants.

L'annexion de la Bosnie.

Jusqu'en 1908, les Serbes travaillaient en silence: c'est au mois d'octobre de cette même année qu'ils comprirent que les temps étaient révolus et que les grandes épreuves étaient réservées aux grands courages. Brutalement, l'Autriche-Hongrie avait annexé la Bosnie-Herzégovine et les journaux de Vienne avaient bruyamment célébré ce fait comme une victoire remportée par les armes : ils nous ont habitués, depuis, à bien d'autres impudences ! Il y eut dans les rues de Belgrade une manifestation presque silencieuse, immense, grandiose dans sa simplicité; partout, dans les villes où je passai, de Kragouievats à Belgrade, j'ai constaté un calme absolu et la résolution de vaincre ou de mourir si la patrie le demandait.

Tout ce que racontèrent alors les journaux de Vienne et de Budapest ne fut que mensonge: il n'y eut ni carreaux cassés à la légation d'Autriche, ni cris séditieux, mais une dignité merveilleuse de calme et de force. De l'autre côté de la Save, au contraire, je ne vis entre Semlin et Zagreb (Agram) que régiments sur pied de guerre, que rivières et ponts gardés. D'un côté, on provoquait ouvertement; de l'autre, courageusement, on attendait. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine fut pour les Serbes ce que fut pour la France le coup d'Agadir. Elle prouva aux hommes d'Etat que le danger menaçait la frontière, elle leur permit de voir une réalité prochaine dans les rêves dont les populations serbes s'étaient si longtemps bercées. Le traité de Berlin était violé par l'Autriche; ils en appelèrent à l'Europe, mais devant la menace d'une guerre générale, la Russie céda à son amour de la paix. M. Milovanovitch, en écoutant les bons conseils, se montra sage et prudent, mais tous les Serbes avaient compris l'avertissement: il fallait se préparer aux luttes prochaines, l'ennemi n'en resterait pas là, et la Serbie avait senti battre à l'unisson du sien le cœur de la Russie, de la France et de l'Angleterre.

La guerre des Balkans. — Le veto autrichien. — L'opinion après la guerre.

Un pays où le devoir à accomplir est si grande chose devait vaincre dans la guerre des Balkans. Au grand étonnement des diplomates de presque tous les pays, que certains consuls avaient pourtant en vain renseignés, Serbes, Bulgares, Grecs, Monténégrins, surent mener à bien la coalition qu'ils avaient formée contre les Turcs qui furent bientôt définitivement battus. L'union balkanique était victorieuse. Les Serbes rivalisèrent avec les Bulgares d'enthousiasme et de courage, ils donnèrent même plus que la collaboration demandée. Ils avaient promis 150.000 hommes, ils en envoyèrent 300.000. Plus d'une fois ils firent ce qui aurait dû être accompli par les Grecs et c'est grâce aux canons de campagne fournis par le roi Pierre, qu'Andrinople tomba au pouvoir des Bulgares. Ce sont, d'ailleurs, ces mêmes canons que Ferdinand ne voulait plus rendre quelques mois après.

On sait comment l'Autriche, qui haïssait la Serbie pour tout le mal qu'elle voulait lui faire et pour la peur qu'elle en avait, empêcha, par son *veto* celle-ci d'aller jusqu'à l'Adriatique chercher le port indispensable à sa vie économique et comment la Serbie fut amenée, en constatant combien sa part était amoindrie, à demander à la Bulgarie une légitime compensation. A Sofia, on fit la sourde oreille, le gouvernement se montra insolent et agressif et fit attaquer traîtreusement l'alliée de la veille. Ferdinand, poussé par les Autrichiens, entraîna le parti militaire qui obéissait, lui aussi, à de sourdes

menées germaniques. Dès ce jour, la trahison envers la Russie était accomplie : on ne le comprit pas à Pétrograd.

La Bulgarie fut battue comme elle le méritait; elle aurait été écrasée complètement si le général Putnik et le gouverneils cédèrent à un mouvement généreux, car ils gardaient peut-être l'espoir d'une réconciliation future La Serbie y gagna plus de territoires qu'elle ne l'avait espéré. Rien pourtant, sans doute, n'était définitif et en 1913 même, quand j'ai causé, à Belgrade, avec les hommes d'Etat serbes, tous me parurent désireux d'une entente prochaine avec la Bulgarie; il fallait laisser aux rancunes le temps de s'apaiser et attendre que les esprits pussent juger plus sainement. Pour eux l'ennemi naturel était à l'ouest et l'intérêt de leur pays était de reformer, même au prix de certains sacrifices, pour le bien des peuples qui l'avaient signée, l'union balkanique.

J'ai visité alors une partie des pays délivrés du joug des Turcs: Koumanovo, Skoplie, Prichtina, partout j'ai constaté le désir, le besoin de la paix; on voulait rendre aux Serbes délivrés la vie plus douce et plus facile, fertiliser les terres conquises, et respecter les droits de ceux des Turcs qui étaient devenus les sujets de la Serbie.

L'effort de la victoire serbe fut considérable dans tous les pays soumis à l'Autriche. Pour tous les Serbes libres ou soumis, Kumanovo avait été la revanche de Kossovo et on rêvait, à Belgrade, d'organiser un grand pèlerinage et de convoquer sur les champs de bataille que, jadis, avait désolés la défaite, tous les amis fidèles de la Serbie.

Malgré la guerre et les épidémies, la terre serbe avait été cultivée, les courageuses paysannes avaient travaillé aussi bien qu'auraient fait les hommes s'ils avaient été là. Cependant, dans les villes et dans les campagnes, quand on parlait de l'Autriche, on sentait qu'à elle, on ne voulait, on ne pouvait rien pardonner. Le rêve avait été trop beau et trop prêt d'être réalisé, on avait été trop cruellement déçu: si elle attaquait un jour, me disait-on, les fusils partiraient tout seuls. On ne la craignait pas, François-Joseph n'a jamais connu que la défaite; et une paysanne qui avait été très éprouvée pendant la guerre balkanique se montrait, devant moi, prête, s'il le fallait, à de nouveaux sacrifices, et me disait un mot admirable dans sa

simplicité qui prouvait combien le peuple, malgré son désir de vivre en paix, était prêt au devoir: « Qu'importe les feuilles et les branches qui tombent, pourvu que l'arbre reste debout. »

C'est à la fin du mois d'octobre 1913 que j'eus, avec le roi de Serbie, un entretien inoubliable. J'avais eu l'honneur déjà, d'être reçu plusieurs fois par lui dans ce Konak ruiné maintenant, qui dominait la ville. Pierre Ier avait vieilli, ce n'était plus le bel officier qui portait avec tant d'élégance l'uniforme gris-perle, il s'appuyait sur une canne et marchait courbé, à petits pas, mais dès qu'il parlait on reconnaissait celui qui a su se montrer bon français. Parmi tous les rois du monde, nul n'est plus digne de porter notre Légion d'Honneur, il l'a gagnée en 1870 sur le champ de bataille en combattant pour nous contre les Allemands.

« Vous avez vu, me dit-il, les terres libérées, c'est maintenant l'heure du travail, de la paix et du recueillement; mais vous avez vu aussi ce que peuvent faire les Serbes et quels vaillants soldats, le jour où elle aura la guerre avec l'Allemagne, je pourrai mettre au service de la France. »

Neuf mois après, c'était la France qui se levait tout entière pour sauver la Serbie.

1914 : l'année victorieuse.

L'Autriche qui, depuis le traité de Bucarest, n'avait cessé de fomenter contre les Serbes des troubles en Albanie, prit comme prétexte l'assassinat de Sarajevo sur lequel toute la vérité n'est certes pas connue. Le comte Berchtold rendit responsable le gouvernement serbe et annonça publiquement que, sur ce sujet, il n'admettait aucune discussion. Chacun connaît la suite, les exigences odieuses formulées, la sage soumission de la Serbie, la rupture insolente et préméditée, alors que toutes les conditions étaient acceptées, le rôle prépondérant de l'Allemagne, les premières victoires serbes, Belgrade bombardée pendant quatre mois, avant que les Autrichiens n'y puissent entrer.

Le monde entier avait reconnu que le gouvernement de M. Pachitch était allé jusqu'à la limite des concessions possibles. Les Serbes avaient accueilli la déclaration de guerre avec calme et courage. Il fallait accepter l'inévitable. Les temps

étaient enfin révolus. Chacun répondit à l'appel de la patrie. Il n'y eut aucune manifestation bruyante, aucune forfanterie. On savait que la tâche serait dure, que seuls les Monténégrins marcheraient, que les Bulgares étaient hostiles et que si l'on pouvait compter sur M. Venizelos, il fallait se défier du roi Constantin. Pourtant ce qu'avaient prévu depuis longtemps des hommes d'Etat et des publicistes serbes se réalisa: la conflagration devint générale. L'Allemagne voulait la guerre et il est évident, d'après les livres et les documents diplomatiques publiés, qu'au dernier moment elle ne permit pas à l'Autriche-Hongrie d'hésiter.

Pour la première fois, il y eut une démonstration à Belgrade, des cris retentirent devant les légations: Vive la France, Vive la Russie, Vive l'Angleterre, lorsque les nations les plus généreuses se levèrent pour soutenir contre la barbarie, la cause de la justice et de la vérité.

Après les défaites du Tser, du Iadar et de Chabats, les troupes autrichiennes revinrent plus acharnées et plus nombreuses; les Serbes durent se replier: le pays était envahi, débordé du côté de la Save et de la Drina. Les journaux ennemis chantaient déjà victoire, la Serbie allait succomber! Seuls ceux qui la connaissaient conservaient espoir et confiance; ils voyaient dans le recul l'exécution d'un vieux plan depuis longtemps décidé. Les soldats cherchaient l'endroit favorable d'où ils prendraient magnifiquement leur élan.

Le vieux roi Pierre, malade, avait dû céder la régence à son fils; devant le danger, il quitta la ville d'eaux où il vivait et se fit conduire sur le front; là, un drapeau à la main :

« Soldats, c'est le vieux roi qui vient mourir avec vous; s'il en est parmi vous qui aient peur, qu'ils s'en aillent. »

Personne ne partit, ce furent les Autrichiens qui eurent peur et qui se sauvèrent bien vite: fidèles à tout leur passé, les Serbes avaient livré une bataille sans merci; l'ennemi fut complètement défait et, dans sa fuite éperdue, il abandonna blessés, munitions, canons, fusils, drapeaux. Ce fut pour l'armée du général Putnik un butin magnifique.

Le 15 décembre, pendant que les Serbes achevaient de jeter les Autrichiens dans la Save, au bruit des canons qui sonnaient la victoire, le Roi rentra à Belgrade, sa ville blanche, rouge maintenant de tout le sang versé; il se fit conduire

d'abord à la cathédrale dont on dut forcer les portes pour qu'il puisse y faire son action de grâces; puis il se rendit au Konak; sur la porte de ce palais royal, étaient inscrits ces simples mots: « Demander la clé au capitaine autrichien ». Le capitaine était bien loin, parmi les morts peut-être. On enfonça la porte, un soldat grimpa aux fenêtres, arracha le pavillon ennemi qui y pendait encore et le vieux roi rentra chez lui foulant sous ses pieds le drapeau de François-Joseph.

L'armée serbe avait fait 64.000 prisonniers: la plupart sont aujourd'hui en Italie où ils ont été expédiés avant la retraite; les autres étaient morts de leurs blessures ou de maladies.

Hélas, dans les pays envahis, les villes martyres avaient été nombreuses, les maisons avaient été brûlées, les églises profanées, Chabats, le petit Paris serbe, comme on aimait à l'appeler, était en ruines; Loznitsa, si jolie avec sa gracieuse église, n'existait plus; Kovilatcha, la verdoyante ville d'eaux au bord de la Drina, n'était plus que cendres; Valiévo, aux environs si joliment aménagés, avait aussi grandement souffert ainsi que les admirables villages de la région, Chtitar, Novo Selo et tant d'autres qui étaient peut-être les plus florissants de toute la Serbie.

Le déshonneur de l'Autriche-Hongrie.

Mais les hordes sauvages avaient fait plus encore: ils ne s'étaient pas contentés de brûler et de piller, ils s'étaient attaqués aux personnes et avaient commis les crimes les plus effroyables. On constata bien vite, en effet, que les cruautés les plus odieuses avaient été exercées; jamais peut-être on n'avait vu pires abominations; le professeur Reiss, de Lausanne en a donné la liste très longue et pourtant il n'a pas pu tout voir. On n'eut de pitié pour personne; les Autrichiens réservèrent à la population civile les plus terribles supplices; on tua, — c'est le professeur Reiss qui donne cette sinistre liste dans une brochure qui comprend à la fois des documents et des photographies — à coups de fusils, de baïonnettes, de couteaux, de crosses, de bâtons; on lapida, on dépeça, on pendit, on brûla, on enterra vivant; on creva des yeux, on coupa des nez, des oreilles, des seins, et je passe sous silence d'autres supplices encore plus infamants. M. Reiss, pour faire

son enquête, ne s'est pas contenté d'entendre des témoins oculaires, il a interrogé les prisonniers autrichiens, il a ouvert des tombes, examiné des morts et des blessés. Les bourreaux n'avaient eu de respect ni pour le sexe, ni pour l'âge, souvent même des enfants, des femmes et des vieillards furent mutilés avant d'être mis à mort et le professeur de Lausanne cite le cas d'un bébé que les Autrichiens firent manger par des cochons !

Il y eut, d'ailleurs, une préparation systématique des massacres. On possède un document qui donne « les directions pour la conduite à suivre vis-à-vis de la population serbe ». Ce document émane du K. u. K. G. Korps Kommando. On y déclare qu'envers les Serbes « toute humanité, toute bonté de cœur sont déplacées et même nuisibles »; on y prescrit « la plus grande dureté et la plus grande rigueur ». On ne doit plus sonner les cloches et la messe doit être dite en plein air en présence d'un peloton de soldats toujours prêts à tirer. « Tout habitant rencontré en dehors des localités doit être considéré comme membre d'une bande qui a caché ses armes, on exécutera ces gens s'ils paraissent tant soit peu douteux. »

On a conservé des exemplaires de ce document abominable et qui déshonore l'Autriche et la Hongrie. L'histoire le jugera bientôt.

1915 : l'année du typhus, des Bulgares et de l'exil.

La Serbie était pourtant délivrée; l'espoir semblait partout refleurir, mais hélas, le typhus éclata, accompagné de multiples épidémies: choléra, diphtérie, etc. Les maladies furent plus terribles encore que la guerre, comme l'avait été le choléra qui succéda à celle des Balkans; la moitié des médecins moururent; tout le pays fut ravagé: 70 et même 80 0/0 de ceux que le fléau avait atteints succombèrent. C'est alors que, de tous les pays alliés, et même des pays neutres, du monde entier, un merveilleux acte de charité fut accompli. Méprisant tous les dangers, des missions sanitaires furent envoyées; la nôtre s'acquitta très noblement de sa tâche. Rien ne peut donner une idée des horribles choses qui se passèrent dans tout le pays: on voyait des gens qui tombaient et mouraient dans les rues. Dans les villes, pas une maison sans drapeau noir et on

raconte qu'à Uskub, les prêtres des cultes divers venaient le matin au cimetière, ils priaient pour tous les morts qu'on apportait ; à gauche, à droite, devant eux, derrière eux s'alignaient des cercueils. Parfois on voyait, m'a déclaré un témoin qui appartenait à la Légation de France, des choses émouvantes, une femme qui sortait pour soulager un mourant, un prêtre qui s'arrêtait, risquant sa vie pour bénir un mort, des cadavres tombés en tas, ceux d'une famille tout entière ! C'est à Niche qu'un jour, en pleine épidémie, celui qui m'a raconté toutes ces choses, vit un soldat à cheval s'arrêter devant la maison en face la sienne. Deux femmes en sortirent. L'officier qui montait jadis ce cheval avait été tué sur le champ de bataille et son brosseur l'amenait devant la femme et la mère du mort. Celles-ci embrassèrent pieusement le cheval en pleurant et le soldat le lançant au galop l'emmena, sans se retourner, pour des combats nouveaux...

Cependant, dans ces jours de deuil et d'épouvante, médecins, infirmiers, infirmières luttèrent sans trêve contre le mal; beaucoup y succombèrent, mais le typhus enfin, à son tour fut vaincu; la science l'emporta sur le mal et la mortalité diminua. Les Serbes affaiblis, décimés, purent croire enfin qu'ils avaient terminé leur calvaire, mais hélas, pour achever son calvaire, il faut monter jusqu'à la croix.

Les Allemands voulaient une revanche: il fallait aussi traverser les Balkans et aller à Constantinople. Ils se joignirent aux Austro-Hongrois et ils soudoyèrent le roi félon qui règne en Bulgarie. Les Bulgares n'ont pas, comme les Serbes, l'honneur d'avoir à leur tête un roi national, dont le sang est celui des héros qui ont fondé l'indépendance. Ferdinand n'est qu'un roi d'occasion, âme de valet dès que parle Guillaume II. Les hommes d'Etat qui l'entourent sont bien dignes de servir un tel maître: pour eux — c'est M. Xénopol qui le disait publiquement en décembre dernier, au Parlement roumain et nul ne protesta — la trahison est un dogme et le mensonge une méthode de gouvernement. Parlementaires, publicistes, tous suivirent le gouvernement et on vit le peuple bulgare tout entier, qui doit tout à la Russie, marcher avec nos ennemis et un écrivain de Sofia salua pompeusement l'alliance des peuples frères. C'est ainsi qu'il appelait les Bulgares, les Turcs et les Hongrois !

Nous avions pourtant fait preuve vis-à-vis de Sofia d'une

tolérance presque inexcusable. Des diplomates de l'Entente, ainsi que des amis des Bulgares, poussaient les Serbes à faire quelques sacrifices, on osait même offrir à Ferdinand des territoires possédés par les Serbes en échange d'une simple et bienveillante neutralité. Seul un roi félon pouvait trahir les intérêts vitaux de son peuple, mais Ferdinand ne connaît que ses rancunes et ses haines. Puisqu'il a si bonne mémoire, se rappelle-t-il le jour où, ayant pris le nom de tsar, il fit une entrée solennelle dans sa capitale ? J'étais là: sans les deux piqueurs qui tenaient son cheval en main, il faillit faire la plus piteuse des culbutes; la route qu'il suit maintenant est plus glissante encore que les pavés de Sofia et au premier faux pas dans la boue et le sang, il ne trouvera pas un laquais pour le soutenir et l'empêcher de tomber. Les Bulgares, quoi qu'on en dise, sont nos ennemis, on ne peut les séparer de lui, mais à l'heure inévitable ou tous crimes se paient, ils jugeront le misérable qui les aura perdus et ne lui pardonneront pas.

Les Serbes prévoyaient ce qu'allaient faire leurs ennemis; ils pensaient même à les prévenir en les attaquant, il semble bien qu'à Pétrograd on les en empêcha; là, on ne croyait pas au danger, on ne voulait pas y croire. Bientôt attaqués sans trêve, ils durent faire face à la fois aux Bulgares, aux Austro-Hongrois et aux Allemands. L'invasion partout. L'ennemi se présenta sur la Drina, la Save, le Danube, sur tous les cols de la montagne. De trois côtés le pays fut envahi. Une nouvelle période de crimes, d'horreurs et de dévastations commença. Les Serbes, pourtant, voulaient encore espérer. Un secours viendrait peut-être; on disait que les Français étaient en marche. *Petlitchi, Petlitchi*, criait-on. Voilà les coqs, ils viennent de Salonique, et il semblait qu'en effet, tout serait sauvé quand on entendrait chanter le coq gaulois. Hélas, notre détachement était trop faible et trop loin.

La Serbie avait pourtant signé à Bucarest un traité qui, lors d'une attaque bulgare, semblait devoir lui assurer le concours de deux nations voisines. Elle eut coup sur coup deux déceptions cruelles, auxquelles s'attendaient pourtant ses meilleurs amis. La Grèce qui, sans elle, n'aurait jamais eu Salonique, trahit simplement la foi jurée. La Roumanie continua à pratiquer une politique de prudence et d'attente. Elle sait déjà pour qui elle prendra parti bientôt. Sa place est à nos côtés et son cœur ne trompera pas les nôtres. C'est la nation si fière du sang latin que les soldats de Trajan lui ont apporté. La France et l'Italie l'aiment et comptent sur elle. Elle est encerclée de toute part, et dans une situation difficile, mais elle entend la voix des Roumains qu'on égorge en Bukovine et en Transylvanie et qui ont cru si souvent voir les troupes venues de Bucarest descendre victorieuses des cols des Carpathes pour réaliser un beau rêve, la plus grande Roumanie.

La retraite héroïque.

Le siège de la Serbie commença: il fallait lutter; on était affaibli par les maladies, insuffisamment pourvu de munitions, sans communications possibles avec les alliés, écrasé par le nombre. Le monde, que les Serbes ont tant de fois étonné, se demandait si, dans les Balkans, la guerre allait finir; certes les Serbes ne se rendraient pas, allaient-ils se faire tuer tous ? On pensait qu'ils en seraient capables. Ce qu'ils réussirent à faire fut plus grand et plus beau encore. On vit cette chose incomparable, plus grandiose que la plus merveilleuse des épopées, une armée privée de tout qui s'enfuit, abandonnant à l'ennemi les femmes, les enfants, les vieillards, la terre même de la patrie, parce qu'elle ne veut pas être prisonnière, qu'elle veut combattre encore, qu'elle a confiance dans l'avenir et que, même mourante, elle croit à la victoire.

Elle partit: le voyage fut épouvantable, on se demande même comment il put s'accomplir. Il y avait trois routes, toutes trois dures et difficiles, pour traverser les montagnes d'Albanie. L'une, qu'a suivie le prince régent, passait par Loumkoula, et menait à Scutari; la seconde que prit le Roi, par Dibra, Elbassa, Durazzo; la troisième sur laquelle s'engagèrent les ministres et leur suite, par Diakova, Ipek, Podgoritza.

Le prince régent arriva le premier sur la côte de l'Adriatique, après avait fait ce tour de force de n'avoir mis que deux jours et demi pour accomplir ce voyage. Le premier pour organiser, il s'embarqua le dernier pour Corfou. Il fut toujours devant, face au danger: c'est un Karageorge. Il a su ajouter à un nom glorieux entre tous plus de gloire encore qu'il n'en portait déjà. Fidèle à sa race et à ses alliés, trois fois il a refusé la paix qu'on lui proposait: lorsqu'il luttait contre le typhus, avant la grande attaque, enfin, au moment même de la retraite. Il n'a jamais désespéré. C'est un jeune homme auquel

le malheur a donné la sagesse du vieillard et pourtant, nous l'avons tous vu lors de son séjour à Paris, simple et courageux, il a gardé le charme et le sourire de la jeunesse, et c'est tout cela qui a séduit Paris.

Quant au vieux roi, il a vaincu la mort elle-même. Faisant à pied son voyage, presque sans escorte, dans la souffrance, au milieu de montagnes, entouré d'ennemis dont pas un n'a osé porter la main sur Sa Majesté souveraine qui imposait partout le respect et qui passait comme un drapeau vivant.

Mais ce ne furent pas seulement les chefs qui furent grands et qui souffrirent les pires tortures, l'armée tout entière connut la faim; il fallait se frayer un chemin dans la neige, gravir des cols escarpés. On arrivait nombreux dans la vallée, puis on trouvait un sentier où il fallait passer lentement un par un. Les plus faibles se couchaient, pour mourir. Parfois des rangs entiers s'écroulaient comme des pans de murs. C'était avec de l'or qu'on payait un petit morceau de pain. Les soldats avançaient ainsi avec des blessés, des vieillards, des femmes, des enfants, pâles, émaciés, comme des spectres et des fantômes qui pourtant marchaient à la victoire ! Comment tous ces héros ont-ils pu supporter pareille épreuve ? Qui leur donnait cette force héroïque ? Qui leur donnait des ailes, sinon la grande idée du devoir ? Il leur semblait entendre s'élevant derrière eux, la grande voix de leurs morts, ceux de Kossovo, de Koumanovo, du Tser, de Roudnik, de Belgrade, et cette voix leur interdisait de s'arrêter, elle soutenait les courages, soulevait les cœurs, elle répétait comme un ordre aux héros de Serbie les paroles du poète:

« Ce que je n'ai pas pu, tu le pourras,
« Où je n'ai pas su arriver, tu arriveras,
« Ce que j'ai commencé, tu l'achèveras. »

Qui oserait donc en douter maintenant ? Ce qu'en Serbie ont commencé les pères, ce sont les fils qui l'achèveront.

Heureusement pour les soldats serbes, la France veillait, la France était là; c'est elle qui les attendait et qui les secourut; c'est elle qui, à Corfou et à Bizerte, réunit et reconstitua leurs régiments, qui reçut les femmes et les vieillards et qui donna l'hospitalité aux enfants.

Ceux-ci furent des héros comme leurs pères; on sait qu'en quittant Durazzo, un bateau d'enfants serbes fut arrêté par les autrichiens et conduit à Cattaro, bien qu'il appartînt à la Croix-Rouge. On voulut faire descendre les enfants, on leur offrit de la nourriture et des présents, ils organisèrent un referendum et ils décidèrent à l'unanimité de refuser les présents ennemis: l'aîné avait quatorze ans: Ces petits-là, qui seront la grande Serbie de demain, avaient sucé le courage avec le lait de leurs mamans. Comme la France a eu raison d'étendre vers eux ses bras maternels ! rien n'est changé dans nos écoles, les enfants français ont seulement quelques frères de plus.

Ils ont trouvé chez nous de douces mains de femmes pour les réchauffer s'ils ont froid, pour essuyer leurs larmes s'ils pleurent, et au cours de l'exil chez nous, leurs frères d'armes, ils apprendront des choses utiles, qui leur serviront plus tard pour mieux cultiver leurs terres et mieux conduire leurs métiers; ils comprendront que la France et la Serbie sont liées pour toujours et ils verront ce qu'est la femme française, si calomniée à l'étranger, si noble toujours pourtant et si admirable au cours de cette guerre, depuis la vieille qui ne cesse de tricoter et l'infirmière qui risque sa vie au chevet des blessés, jusqu'à la paysanne qui, remplaçant son mari, creuse profondément les sillons d'où sortiront les moissons prochaines.

Une douce coutume a toujours existé dans les pays serbes. Lorsque deux amis sont devenus des intimes, ils se jurent solennellement devant le moine et sur l'évangile, amitié fraternelle, en échangeant parfois une goutte de sang; ils deviennent frères d'élection; à l'avenir ils partageront épreuves et joies et l'un ne pourrait épouser la sœur de l'autre. Depuis deux ans, ce sont nos deux pays tout entiers, qui se sont donné le baiser qui lie à jamais et qui ont fait échange de leur sang. Jamais on ne vit plus beau et plus sincère *pobratimstvo !* Et ce sentiment sera solide et durable, il n'y aura pas dans l'avenir d'alliées plus sincères que la France et la Serbie, toutes deux fières de la tâche accomplie et ayant alors chacune recouvré pour jamais leurs frontières naturelles et délivré leurs frères opprimés. Chacune d'elles avait son Alsace-Lorraine à reprendre et leur ennemi portait le même nom et s'appelait l'Allemand !

L'espoir indéracinable. Comme l'année 1915 a fini tristement ! Jadis au bord du Danube, les années se terminaient joyeuses: la fête de Noël serbe qui vient treize jours après la nôtre, était si joliment célébrée ! Cette année il n'y avait plus de jeunes gens pour aller chercher dans la forêt voisine la bûche populaire, le *Badniak* vénéré que chaque père de famille attendait, debout devant sa porte, un cierge à la main, tandis que sa femme, un grand van de fermière dans les bras, jetait partout des céréales pour prouver que, avec la bûche, c'étaient le bonheur et la richesse qui entraient dans la maison.

Des vieillards sont allés religieusement, certainement, couper, le soir, à tâtons, quelque arbre dans les champs; ils l'ont allumé, selon la coutume avec un charbon gardé des fêtes passées; puis des amis sont venus; il n'y avait pas de festin préparé, c'était partout la misère, mais ils ont attisé tour à tour le feu, car les étincelles qui s'en échappent sont, dit-on, déjà autant de promesses, d'espoirs et de joies réalisées; et à travers la flamme, ils ont cru voir la fin de leurs tortures, la patrie délivrée, la terre bienfaisante, les maisons reconstruites, la terre plus fertile grâce au sang très pur qui l'aura fécondée et ils ont rêvé au prochain Noël, un beau Noël celui-là, où les femmes et les vieillards prendront les petits sur leurs genoux pour leur raconter la grande épopée serbe, pour leur dire que leurs pères sont morts parce qu'ils voulaient que leurs fils soient libres et que la patrie soit complète, parce qu'en Serbie on fait passer l'honneur avant tout !

APPENDICE

Discours prononcés lors de la conférence de M. Paul Labbé, le 21 mai 1916, au théâtre Massenet, à Saint-Étienne.

Discours de M. Morel, ancien ministre.

Mesdames, Messieurs,

Je remplis un devoir très agréable, au début de cette séance, en adressant un salut respectueux et ému à Son Excellence, M. Vesnitch, ministre de Serbie, auprès du Gouvernement de la République. Je salue également ses compatriotes éminents: M. Voulovitch, ancien ministre des Travaux publics, M. Novakovitch, fils du grand Homme d'Etat, ancien membre de l'Institut, qui sont aujourd'hui nos hôtes très distingués.

J'adresse des souhaits de cordiale bienvenue au général Dodds, le conquérant du Dahomey, l'une de nos gloires coloniales et militaires les plus sympathiques et les plus pures. Le général Dodds avait sa place marquée dans cette réunion, car il fut le compagnon d'armes du Roi Pierre I[er] à l'Ecole de Saint-Cyr et il est encore le major de leur promotion commune, la Promotion de Puebla. A tous ceux qui, ce soir, ont répondu à l'appel du Comité, j'exprime nos remerciements chaleureux et reconnaissants.

La présence de M. Vesnitch et de ses amis au milieu de nous, dans cette imposante manifestation, symbolise l'affection profonde qui incline l'un vers l'autre le peuple serbe et le peuple français. Elle évoque les souffrances cruelles, les douleurs et les épreuves terribles de notre loyale et fidèle alliée balkanique. Mais elle raffermit, en même temps, en notre mémoire le souvenir de sa glorieuse histoire écrite à la pointe de l'épée par ses héroïques soldats. Elle fortifie notre espérance commune dans la victoire prochaine, éclatante et décisive, qui consacrera le triomphe des Nations libres sur la tyrannie des Empires de Proie et qui sera le prélude certain des châtiments inéluctables et des réparations nécessaires.

Je prie Son Excellence, M. le Ministre de Serbie, de transmettre à son noble Souverain, l'expression très vive de nos hommages respectueux.

L'Histoire enregistrera les qualités éminentes de ce monarque libéral, sage et avisé. Les annales garderont la trace ineffaçable de sa bravoure chevaleresque. Elles graveront à l'eau-forte l'exploit admirable de ses troupes, à la bataille de Roudnik, sous les yeux du vieux Chef d'Etat, accouru vers ses enfants, ses valeureux guerriers, malgré le poids des ans et les fatigues d'une longue maladie, à l'heure où les destinées du Royaume étaient en péril urgent, pour leur faire entendre ce langage mémorable : « Je viens au milieu de vous, mes fils, pour vaincre ou pour mourir avec vous au service de la Patrie ! »

Electrisés par cet exemple superbe, les combattants, à l'instar de leurs aînés de Koumanovo et de ceux de Bitol, s'élancent à l'assaut des positions adverses, bousculent, dans une offensive irrésistible, leurs rangs dispersés, écrasent l'ennemi, l'entraînent à une retraite éperdue qui prend bientôt l'allure d'une débâcle formidable et rejette ses bataillons décimés et désemparés, partie au-delà de la Save, partie sur la rive gauche du Danube, en territoire étranger.

Cette brillante victoire arrêtait net la seconde invasion autrichienne en Serbie et libérait pour quelque temps le sol du Royaume du joug odieux du Habsbourg abhorré.

Le 15 décembre 1914, le roi Pierre Karageorge rentrait solennellement à Belgrade, sa capitale affranchie, à la tête de son armée, ramenant, comme trophées splendides, plus de 60.000 prisonniers et 120 pièces de canon.

Le succès souriait alors aux nobles causes intrépidement défendues. Depuis lors, hélas !...

C'est l'histoire de la « fidèle Serbie » de notre héroïque alliée balkanique, que M. Paul Labbé va nous raconter tout à l'heure. Il nous le dira avec l'autorité d'un témoin qui a vu de ses propres yeux les choses dont il parle et qui a, dès lors, le droit d'en discuter savamment. L'émotion qui jaillira du discours de notre éminent conférencier ira jusqu'au tréfond de nos âmes. Elle y déterminera des sensations nouvelles, saines et réconfortantes pour tous.

Cette séance inoubliable fait revivre en nos mémoires, pour un instant, la plupart des événements douloureux ou tragiques auxquels assiste le monde depuis plus de vingt-deux mois — vingt-deux mois pendant lesquels nos pensées, impatientes et

troublées, ont fréquemment donné à chaque minute, à chaque heure, à chaque jour une proportion de durée angoissante et indéfinie.

Nous avons vu repasser, dans un rapide souvenir, l'agression sauvage et préméditée de la Double monarchie contre la Serbie, l'innocente Serbie, dont l'existence politique et les progrès économiques portaient ombrage au Magyar inquiet et jaloux. L'immense conflit était déclanché sur l'Europe par une volonté tyrannique et dévorée d'ambitions territoriales.

Quelques jours plus tard, ce fut au tour de la Belgique correcte et loyale de connaître le fond de l'animosité teutonne. Les frontières étaient violées outrageusement au mépris de conventions solennelles au bas desquelles s'étalait encore, toute fraîche, la signature de l'Allemagne.

Quelle leçon pour les nations civilisées ! Quel enseignement terrible pour les neutres qui gardent encore aujourd'hui le souci de leur indépendance et de leur fierté.

C'est par l'écrasement cynique des peuples faibles et confiants que les Empires de Proie commençaient, sans s'embarrasser de scrupules gênants, à préluder à la poursuite de leurs entreprises barbares de rapine, de conquêtes et de butin !

Puis, ce fut la ruée en masses profondes, sanguinaire, impitoyable par les Flandres, l'Artois et la Champagne, vers l'objectif principal de la sinistre aventure; la prise de Paris, la grande capitale.

Mais il y a loin de la coupe aux lèvres, même pour ceux qui se croient invulnérables et tout puissants.

L'invasion germanique fut arrêtée net, aux portes de la proie convoitée, par l'héroïsme, par la vaillance des soldats de France.

La Patrie était sauvée. L'ennemi rapace, surpris et désemparé fut défait et bousculé jusqu'aux carrières de Champagne où il organisa l'abri d'où partent encore les coups destructeurs et incendiaires qu'il ne cesse d'accumuler sur les merveilles artistiques de la Cathédrale de Reims, qu'il détruit avec une méthode sauvage dans la rage de n'avoir pu la conserver.

Quelles qu'aient été, depuis lors, les péripéties de la bataille formidable, quelles qu'en soient désormais les fluctuations momentanées sur l'immensité de la ligne de feu, le sort du duel gigantesque est fixé. Il se terminera par l'effondrement du rêve de domination et d'hégémonie du Germain impuissant à le réaliser et par la ruine définitive de ses convoitises colos-

sales. L'heure approche de la victoire des Alliés. On entend déjà ses premiers pas sonores et cadencés, aux avancées de Verdun, sur l'Isonzo, à Trébizonde, à Salonique où la prévoyance et le génie de la France et de l'Angleterre ont su préparer une base solide à la reconstitution de l'armée serbe et à l'offensive vigoureuse de demain contre les traîtres de Sofia.

Ce succès décisif anéantira pour toujours les visées orgueilleuses du Pangermanisme encombrant et cupide. Elle réduira en cendres le militarisme prussien brutal et féroce. Il en surgira une Europe nouvelle, où les peuples, dans la sécurité du lendemain pourront se livrer en toute tranquillité aux œuvres réparatrices du travail et de la solidarité nationale et sociale.

Cette paix devra donner à la Serbie agrandie toute son indépendance politique et économique et toutes les satisfactions légitimes que réclame sa situation et son avenir. Elle restaurera la Belgique dans ses droits, dans toute ses libertés, dans la pleine possession de ses territoires de langue et d'influence. Elle lui assurera toutes les réparations qui sont dues à ses malheurs, à sa loyauté et à la noble attitude de son gouvernement et de ses enfants. Elle donnera à la France ses frontières naturelles. Elle consacrera le retour, dans la famille française, des provinces brutalement détachées d'elle, en 1871, par un ennemi insatiable et barbare.

Les liens qui unissent la France et la Serbie, se resserreront encore au lendemain de la fin des hostilités. Par des échanges de plus en plus nombreux et importants, par une pénétration économique, progressive et réciproque, se formeront des courants qui seront générateurs pour l'une et pour l'autre, de richesse et de prospérité croissante.

Gardons, en attendant, la mémoire fidèle de cette inoubliable journée. Serbes et Français, jurons-nous une amitié éternelle. Et comme gage de cette affection mutuelle, qu'un même cri, unanime et retentissant, jaillisse de nos poitrines : « Vive la Serbie ! Vive la France ! »

Discours de M. Jean Neyret, maire de Saint-Etienne.

Excellence,

La Ville de Saint-Etienne vous a souhaité la bienvenue ce matin avec tout son cœur, vous l'avez vue en fête, pavoisée aux couleurs serbes. Demain vous jugerez dans ses œuvres de solidarité patriotique et sociale et dans son labeur quotidien cette cité du travail, cité des armes, des rubans de soie, de l'acier et du charbon. Nous vous sommes d'autant plus reconnaissants d'être venu au milieu de nous, que nous savons à quel travail sans relâche vous êtes astreint, quelles fatigues vous ont imposé ces vingt-deux mois de guerre, pour venir en aide à vos nombreux nationaux réfugiés sur le sol français, quelle surveillance attentive vous exercez sur toute une jeunesse qui est l'avenir de votre pays, que la France a accueillie comme ses propres enfants dans ses lycées et ses écoles, notamment à Saint-Etienne.

Je vais peut-être commettre une indiscrétion et m'attirer un reproche; je l'accepte d'avance comme consécration de la vérité.

Quand nous avons eu l'honneur de solliciter votre présence à notre fête, Monsieur le Ministre, celle que vous appelez l'ange de votre foyer vous fit doucement observer que le voyage serait pénible, que vous deviez éviter les excès de fatigue, qu'il y a des limites aux forces humaines et qu'il fallait se réserver suffisamment pour pouvoir aller jusqu'au bout. Vous avez répondu: « Je me reposerai quand sera venue l'heure du repos.»

Et, descendant les marches de cette Légation de Serbie où le goût élevé de l'art et les hautes cultures latine et slave, ont marqué leur forte empreinte, nous disions, avec M. Paul Labbé: « Non, jamais, M. le Ministre de Serbie ne se reposera; il est prisonnier de lui-même, son passé de dévouement a hypothéqué son avenir, il est de ces hommes à l'âme très élevée qui sont eux-mêmes reconnaissants du bien qu'ils font, à ceux à qui ils le font, comme pour les remercier de leur fournir l'occasion de se dévouer. »

Il est vrai, Mesdames, Messieurs, que ceux auxquels M. Vesnitch se donne avec tant de cœur sont les enfants de cette Serbie héroïque qui se bat depuis de longues années pour défendre son sol, sa vie, sa liberté, donnant au monde l'exem-

ple magnifique d'un peuple qui ne trouve jamais trop grands les sacrifices nécessaires pour assurer sa fière indépendance.

Mais les temps s'accompliront, la rafale tragique passera; bientôt reviendra le calme d'une paix de longue durée qui sera assurée par notre victoire commune. Alors les hommes, imitant la nature inlassable qui recouvre de ses fleurs et de ses énergies en perpétuelle gestation les tombes à peine fermées, les terrains les plus bouleversés, alors les hommes auront vite repris possession de leurs maisons et de leurs champs et la vie créatrice recommencera son cours. Bientôt, des rives de la Morava aux gorges du Vardar, les chants héroïques de la Serbie, qu'un savant stéphanois, Claude Fauriel, fut le premier à traduire en français, bientôt ces chants qui sont l'histoire glorieuse de votre pays, transmise de générations en générations, se feront entendre de nouveau aux accords de la guzla nationale; alors, dans ce calme de la paix réparatrice, quand vos Nationaux, Monsieur le Ministre, raconteront les épisodes de cette guerre, vous leur parlerez de la France qui les a aimés et recueillis, vous leur parlerez de cette ville ouvrière de Saint-Etienne, ardente dans son travail et son patriotisme, qui aura associé à sa vie scolaire et à sa vie de famille bien des enfants serbes, et par ces souvenirs communs se trouveront scellés plus fraternellement les liens devenus sacrés qui unissent la Serbie et la France.

Veuillez bien, Excellence, présenter l'hommage de notre admiration très respectueuse à S. M. le roi Pierre, l'ancien officier français de 1870; lui exprimer les vœux d'avenir que la Ville de Saint-Etienne forme pour lui et pour son peuple héroïque.

A vous aussi, Monsieur le Ministre, vont nos vœux et nos remerciements sincères pour votre présence ici, nous en garderons le souvenir ému ; et plus tard, revivant par la pensée, le drame qui ensanglante l'Europe, nous associerons votre personne aux destinées glorieuses de la Serbie immortelle.

Discours de M. Vesnitch, ministre de Serbie.

Monsieur le Ministre,
Monsieur le Maire,
Mesdames, Messieurs,

Mes compatriotes et amis Voulovitch et Novakovitch et moi, nous sommes profondément touchés de l'accueil cordial et empressé que vous nous avez réservé, avec une bienveillance spontanée, grâce au Comité de l'effort de la France et de ses alliés, dont nous admirons, très émus, la généreuse initiative, dans cette noble et laborieuse ville de Saint-Etienne, modèle de l'énergie et du patriotisme. Comment vous exprimer toute notre gratitude, de la tendresse si délicate, avec laquelle vous avez reçu dans vos écoles et dans vos familles, les infortunés enfants de la Serbie. Puisse le Tout-Puissant vous en récompenser !

Je suis confus, aussi bien personnellement que dans ma qualité officielle, des paroles élogieuses et cordiales, adressées à mon Souverain, à notre Pays et à moi-même, par votre éminent sénateur, M. Morel, l'homme de cœur et de devoir, dévoué serviteur de son grand pays, ainsi que par votre excellent premier magistrat, le digne représentant de votre noble cité, l'incomparable directeur de votre activité et l'infatigable veilleur de vos intérêts généraux et réciproques.

De tout ce que viennent de vous dire M. le Président de cette réunion et mon ami Paul Labbé, vous avez pu tirer cette conclusion, que tout le peuple serbe vit de la tradition, de son attachement au passé, de son espoir en l'avenir.

C'est un de vos grands poètes qui a exprimé le mot profond caractérisant le mieux l'âme serbe: « C'est la cendre des morts qui créa la Patrie », a dit Lamartine et cet axiome est resté celui de notre nation.

Puisque je me trouve en présence d'une partie de mes jeunes compatriotes ayant déjà passé de dures épreuves, mais regardant surtout l'avenir, et que j'ai en même temps devant moi l'aimable jeunesse stéphanoise, il serait dans la nature de cette cérémonie de vous parler d'un de vos morts.

M. Paul Labbé vous a dit que lorsque nous nous sentions isolés, nous autres Serbes, nous cherchions un frère, d'autant plus cher à notre cœur qu'il est un frère d'élection. Il vous a dit encore avec beaucoup de raison que le peuple serbe tout entier a trouvé son frère d'adoption, et c'est la grande, noble et généreuse nation française qui est toujours restée, à travers les siè-

cles, l'ami de notre nation. Elle le sera d'autant plus, aujourd'hui, que notre sang s'est mêlé à l'ombre du même drapeau.

Permettez-nous, à mes jeunes compatriotes et à moi, de nous associer aujourd'hui à une commémoration qui doit être chère à vous tous Françaises et Français. Vous avez déjà sur les lèvres le nom du grand Français que je veux évoquer ici : c'est Léon Gambetta.

A travers tous les siècles de votre histoire, depuis Vercingétorix, en passant par saint Louis, Jeanne d'Arc, Louis XIV, Danton, Napoléon Ier et jusqu'à l'année terrible, il s'est trouvé parmi vous toujours quelqu'un pour représenter votre nation avec toutes ses qualités, toutes ses vertus et pour incarner surtout, dans les moments critiques, la confiance de la nation en elle-même et dans la sécurité de son avenir.

Pendant la terrible crise par laquelle a passé la France en 1870, celui qui a incarné les qualités, les vertus et la confiance de votre peuple, c'est Léon Gambetta. Nos ennemis eux-mêmes, lui ont rendu la plus éclatante justice. En assistant à une représentation de la *Pucelle d'Orléans* de Schiller, et en entendant le fameux vers dans la bouche de Jeanne d'Arc :

« J'ai frappé du pied le sol
« Et les armées sortirent de terre. »

Guillaume Ier s'est exclamé: « J'ai connu un homme qui a fait cela: c'était Gambetta. » Et le futur von der Goltz-Pacha n'avait-il pas écrit vers 1878: « Si jamais notre Patrie devait subir une défaite pareille à celle que la France a essuyée à Sedan, je voudrais qu'il nous surgît un homme qui, comme Gambetta, sut nous embraser l'esprit de résistance poussé à ses dernières limites. » En réclamant le lendemain de sa mort l'honneur d'élever un monument sur la tombe de Gambetta, les Alsaciens et les Lorrains n'écrivaient-ils pas ces nobles lignes le 6 janvier 1883: « Il nous a appris à ne jamais désespérer, et dans la nouvelle épreuve que nous traversons, nous nous inspirerons de son patriotisme, de sa foi invincible dans le triomphe de la justice et du droit. Nos espérances restent attachées à sa mémoire, comme elles étaient liées à sa vie... »

Aujourd'hui même, autour de sa mémoire, se réunissent dans les environs de Paris les hommes éminents dont plusieurs furent ses intimes collaborateurs et parmi eux M. Charles de Freycinet qui a joué dans la Défense Nationale le grand rôle que vous savez, et qui, avec les autres membres du Gouvernement de la République et tous les patriotes français, continue de nos jours sans défaillance et jusqu'au bout la tâche qui nous a été imposée à tous, et qui finira, nous en sommes certains, par la victoire commune.

A la veille de la guerre de 70, Gambetta proclamait que le jour où la France entrerait en guerre, il n'y aurait plus pour tous les Français qu'une même pensée, qu'un seul devoir: la défense du drapeau national et du sol de la Patrie. C'est ce spectacle qui a émerveillé le monde entier, au mois d'août 1914, alors que nos ennemis croyaient voir déjà la France déchirée par des querelles intérieures et pensaient n'avoir plus à faire qu'une promenade militaire pour parvenir jusqu'à Paris.

Ce sera la gloire éternelle de la nation française d'avoir su, aux moments critiques de son histoire, oublier les divisions, les rivalités des partis, pour ne songer qu'à repousser l'ennemi commun et défendre le territoire menacé. On peut être en désaccord sur des questions de détail — ce sont là des affaires à régler en famille — mais il y a une chose au-dessus de toutes les discussions et cette chose sacrée c'est la Patrie. Ici encore Gambetta est notre maître incontesté. Plusieurs de ses discours contiennent cette profession de foi: « Je ne mets rien au-dessus de ce beau titre: Patriote avant tout. »

Vos amis, comme vos ennemis, ont vu avec admiration, dès les premiers jours d'août 1914, la nation unie dans une même pensée, se dresser autour du drapeau national et offrir aux barbares le Groupe ? — *mur résolu* de toutes les poitrines françaises, révélant une fois de plus au monde la France telle qu'elle est, telle qu'elle a toujours été, telle qu'elle restera toujours.

A l'anniversaire de Léon Gambetta, nous aurions voulu, nous autres Serbes — nous associer, car nous devons à ce grand patriote une profonde reconnaissance. Et non seulement les Serbes, mais tous les Slaves, je pourrais même dire tous les alliés de la France, doivent avoir pour Léon Gambetta la même profonde gratitude; car c'est lui qui s'est préoccupé le premier, après l'année terrible, de faire germer l'idée de ces alliances. Il a pensé le premier, en trouvant en face de son pays un ennemi trop puissant, trop nombreux, plus fortement outillé, qu'il fallait associer à la France dans cette grande œuvre de la défense de la civilisation, de la liberté et de la justice, toutes les nations, tous les peuples désireux d'avoir la même liberté, mais en danger d'en être dépouillés par les bar-

bares façonnés à cette dangereuse école qu'on appelle le « prussianisme ».

Dès 1874, Gambetta avait consigné dans une lettre adressée à Mme Adam, la ligne de conduite de sa grande politique, qui a été depuis cette époque, on peut le dire, le guide de tous les gouvernements français.

C'était à l'occasion de l'arrivée à Paris de l'un des Ministres serbes, homme de haute valeur qui s'appelait M. Ristitch et qui a joué chez nous un grand rôle.

« Je me demandais avec impatience, écrit Gambetta, quand « notre France songerait à agir à son tour avec les admirables « ressources que la nature, son histoire, son génie lui ont pré- « parées sur les plus magnifiques territoires qu'a encore occu- « pés l'homme.

« Je pressentais en cet homme un secret et fier allié pour le « jour où il faudrait prendre, étreindre le monstre germanique « entre les Latins et les Slaves et l'étouffer dans cette double « étreinte.

« C'est de ce côté qu'il faut jeter les yeux, c'est sur ces « confins, entre l'Europe et l'Asie qu'il faut aller chercher les « compagnons de guerre et de délivrance. Ces races jeunes, « amoureuses de la France qui leur a appris à balbutier les « premiers mots de justice et de liberté, nous cherchent à tra- « vers l'Europe et sont toutes surprises de ne pas nous retrou- « ver. Elles nous attendent et ne comprennent rien à cette « éclipse de la nation Soleil. Elles envoient leurs guides en « reconnaissance, s'enquièrent de ce qui est arrivé à la grande « nation et si cette absence de la France durera encore bien « longtemps.

« Rien de plus touchant, de plus encourageant que ces sym- « pathiques missions à qui nous devons indiquer la route à « suivre. Sans doute, il faudra aller lentement, sagement, ne « rien livrer au hasard, mais il faut savoir résolument où l'on « veut aller.

« Eh bien ! je le déclare, c'est en mettant notre main dans la « main du Sud et du Bas Danube que nous préparerons la vic- « toire contre la Babel germanique.

« En somme, bonne et excellente visite. J'ai pris de bonnes « et utiles indications sur ces braves petits peuples destinés à « rayonner dans tout le grand bassin du Danube, de la Save « jusqu'à la mer Noire et au Bosphore. Ils se préparent, ces « vigoureux Serbes, à jouer le rôle de Piémontais d'Orient et « il faut leur livrer le bas Danube... Quand ils auront fait la « Slavie du Sud, les Prussiens auront vécu comme dictateurs « de l'Europe. »

Je suis assuré que ces paroles prophétiques seront contresignées par toute la France, par tous les alliés, et j'ajouterai même par tous les neutres qui ont encore le courage ou la possibilité d'avoir une opinion libre et indépendante.

C'est, dirigé par ces idées, que Gambetta a entraîné tous ces jeunes collaborateurs et qu'il a acheminé la politique de la France en premier lieu vers l'alliance franco-russe (tenant compte déjà du service qu'Alexandre II, en empêchant les Prussiens de tomber encore une fois sur la France en 1875, avait rendu de sa propre initiative à votre nation) et ensuite vers les amitiés et les alliances qui font aujourd'hui notre force. N'est-il pas caractéristique, en effet, d'ajouter que la cheville ouvrière de l'alliance franco-russe a été justement M. de Freycinet, son collaborateur le plus intime ?

Ainsi que je le déclarais en commençant, nous avons voulu, nous autres Serbes, nous associer à la fête commémorative qui réunit aujourd'hui les amis et les admirateurs de votre patriote immortel et jeter quelques fleurs de nos pays sur le sanctuaire qui garde sa mémoire. Et dans l'effroyable tragédie par laquelle passent les Serbes en ces moments-ci, je voudrais rappeler à mes jeunes compatriotes réunis ce soir autour de moi, grâce à votre délicate bonté, quelques-unes des profondes pensées de votre grand patriote. Il nous a dit : « Les nations qui veulent être grandes doivent, comme les héros, être élevées à l'école du malheur. » Ailleurs, il nous a appris, que la destinée de grands hommes comme de grandes nations, est de partir d'en bas pour monter vers la lumière, vers le progrès, vers le bonheur, vers la justice de plus en plus élevée et de plus en plus idéale. Et encore, et ceci est à l'adresse de toute cette belle jeunesse française et serbe : « C'est aux heures difficiles de la vie que nous devons savoir nous inspirer de l'œuvre et des exemples d'un homme... Si nous restons fidèles à cet enseignement... tout nous deviendra facile, et tout nous sera donné par surcroît ! »

Nous n'avons pas pu nous joindre aujourd'hui à la touchante cérémonie des Jardies, mais je suis heureux de pouvoir, avec mes jeunes compatriotes, rendre ici hommage au grand Français. Je vous demande seulement pardon d'avoir peut-être, en cette circonstance, dérogé aux usages.

Quand notre Patrie sera refaite, nous érigerons, certes, des monuments à nos grands hommes, mais soyez sûrs que parmi ces monuments il sera réservée une place d'honneur, une place de toute tendresse à nos amis français et, en premier lieu, parmi eux, à ceux qui furent les premiers apôtres, les premiers instigateurs du rapprochement franco-serbe, de ceux qui attirèrent l'attention de votre opinion publique sur notre pays, sur notre nation et sur le rôle que nous avons manifestement joué jusqu'à ce jour dans le petit coin de l'Europe où la destinée nous a mis, mais que nous espérons plus brillant et plus glorieux dans l'avenir, puisque nous nous trouvons aujourd'hui associés, la main dans la main, avec nos grands alliés et parmi eux surtout avec la grande, la généreuse et la noble France.

TABLE DES MATIÈRES

352. — Imprimerie Artistique « Lux » 131, boulevard Saint-Michel, Paris.

PUBLICATIONS DU COMITÉ

"L'EFFORT DE LA FRANCE ET DE SES ALLIÉS"

L'Hommage Français

L'EFFORT DE L'AFRIQUE DU NORD
par M. Augustin BERNARD, Professeur à la Sorbonne. 0 50

L'EFFORT AUSTRALIEN
par M. FRANKLIN-BOUILLON, député. 0 50

L'EFFORT BELGE
par M. Louis MARIN, député 0 50

L'EFFORT BRITANNIQUE
par M. André LEBON, ancien ministre. . . . 0 50

L'EFFORT CANADIEN
par M. Gaston DESCHAMPS. 0 50

L'EFFORT COLONIAL FRANÇAIS
par M. Albert LEBRUN, ancien ministre des Colonies. 0 50

L'EFFORT DE L'INDE et de l'Union Sud-Africaine
par M. Joseph CHAILLEY 0 50

L'EFFORT ITALIEN
par M. Louis BARTHOU, ancien président du Conseil. 0 50

L'EFFORT JAPONAIS
par M. A. GÉRARD, ambassadeur de France. 0 50

L'EFFORT PORTUGAIS
par M. Paul ADAM. 0 50

L'EFFORT RUSSE
par X... . . . . 0 50

L'EFFORT SERBE
par M. Paul LABBÉ, Secrétaire général de la société de géographie commerciale. 0 50

BLOUD & GAY, Éditeurs, Paris-Barcelone

Imp. Art. « Lux », 131, boul. St-Michel, Paris

END OF
TITLE